

EMMANUEL GENVRIN, DIRECTEUR DE COMPAGNIE ET METTEUR EN SCÈNE

« Le plus beau métier du monde »

Applaudi par le public, contesté parfois par les politiques et l'institution théâtrale, Emmanuel Genvrin, le directeur du Théâtre Volland, défend depuis 25 ans le théâtre à la Réunion. Il a signé pas moins d'une trentaine de créations. Portrait d'un directeur de compagnie, metteur en scène et écrivain.

L'homme est connu pour ses coups de gueule, son engagement, sa détermination, mais aussi et surtout pour ses créations, ses fêtes, ses combats et ses coups de théâtre. Il a des ennemis, mais aussi et surtout beaucoup d'amis. C'est le lot des fortes personnalités.

Depuis près de 25 ans, Emmanuel Genvrin, comédien, directeur de compagnie et metteur en scène, se bat pour la cause théâtrale. Mais pas n'importe quel théâtre. Un théâtre populaire, festif, haut en couleur, proche du public. Comme l'a fait en son temps Jean Vilar, à la direction du Théâtre national populaire et du festival d'Avignon.

C'est en 1979 qu'Emmanuel Genvrin crée le théâtre Volland. Il vient d'arriver à la Réunion après des études de psychologie à la Sorbonne où il a obtenu un DESS de psychopathologie. Il exerce comme psychologue à l'Apeca au Tampon quand on lui demande d'encadrer un stage de théâtre à la MJC du Tampon. C'est de là que tout part. C'est à ce moment-là aussi qu'il commence vraiment à écrire.

Comédien, il a passé plusieurs années au théâtre universitaire de Caen au côté de « son maître », Jean-Pierre Laurent, un professeur de philosophie.

« C'est là que j'ai appris mon métier. En regardant faire. Il n'y a

pas d'école de mise en scène. On s'auto-proclame metteur en scène. Il faut un sacré culot et une force de persuasion pour rassembler des gens autour de soi, dit-il. Il faut aussi une bonne dose de mégalomanie et être un peu tête brûlée ».

Tête brûlée, Emmanuel Genvrin l'est sans aucun doute. Son parcours l'a prouvé. « Je n'avais peur de rien et j'étais assez fougueux ».

« J'aurais volontiers fait homme politique »

Très vite, Emmanuel Genvrin fait sienne la culture créole et met en scène l'histoire de l'île. Très vite aussi, le succès arrive. Homme de théâtre, il se passionne également pour la politique. « Faire du théâtre est un acte social. (...) J'aurais volontiers fait homme politique », avoue-t-il. D'ailleurs, il a poussé le jeu jusqu'à se présenter à des élections, mais sans succès.

Toujours est-il que cet intérêt pour la politique lui permet d'avancer et d'arriver à ses fins. En 1981, on lui offre une aile de l'ancien hôtel de ville de Saint-Denis. En 1983, la troupe emménage au Grand Marché, ancien commissariat de police, devenu bureau d'aide sociale. Expulsée en 1987, elle déménage à La Possession, où elle s'installe dans la salle du Cinéma. En 1991, elle pose ses valises dans les anciennes forges



Emmanuel Genvrin : « La direction d'acteur, c'est le plus difficile de notre métier ».

Jeumont-Schneider, une friche industrielle, qu'elle occupe encore aujourd'hui.

De ses deux casquettes, de directeur de compagnie et de metteur en scène, c'est la deuxième qu'il affectionne le plus. « C'est ce qui me motive. Me taper des problèmes d'argent toute la journée, non, sauf s'il y a des enjeux artistiques, confie-t-il. Je passe 90 % de mon temps dans les bureaux et

xemple d'Elisa Bourreau et Marc Seclin qui étaient des amis de Delixia Perrine.

« C'est important de travailler avec les mêmes comédiens, parce qu'on gagne du temps. Tout le monde connaît les règles du jeu. Il n'y a pas de problème de pouvoir. On se comprend plus vite. On peut ainsi rentrer dans le détail ».

Mais le métier de metteur en scène peut se montrer aussi cruel



« J'en ai pris plein la gueule. Mais j'ai eu cette chance de faire des choses qui plaisaient au public ».

Emmanuel Genvrin.

10 % sur les plateaux. Si c'était l'inverse ce serait mieux ».

Metteur en scène est le « plus beau métier du monde », affirme-t-il. Il faut avoir une vraie passion. Il m'est arrivé de dormir dans le théâtre ici, et au Grand Marché... Il faut aimer l'odeur du plateau, l'odeur du rideau noir, la représentation ».

« La direction d'acteur, c'est le plus difficile de notre métier. Les acteurs sont des êtres fragiles, avec des egos sensibles. En terme psychanalytique, la relation entre le metteur en scène et l'acteur est d'ordre analytique ».

C'est peut-être pour cette raison qu'Emmanuel Genvrin travaille depuis des années avec le même noyau dur de comédiens : Rachel Pothin, Delixia Perrine, Arnaud Dormeuil, Jean-Luc Trulès, Nicole Leichnig pour n'en citer que quelques-uns. Les « nouveaux » sont recrutés presque par cooptation. C'est le cas par e-

qu'il n'est beau. « C'est terrible quand un metteur en scène est rejeté par le public. L'échec est mortel parce que c'est l'homme lui-même que l'on critique ».

Emmanuel Genvrin a été malmené mais jamais rejeté par le public. En revanche, il a été contesté par les politiques, le ministère et l'institution théâtrale, attaqué en justice pour injures. « J'en ai pris plein la gueule. Mais j'ai eu cette chance de faire des choses qui plaisaient au public ».

Le temps a travaillé pour lui et l'a récompensé. Le premier prix obtenu récemment au Festival de Montréal pour le documentaire sur le théâtre Volland fait partie de ces petites revanches sur les cinq dernières années de galère que vient de traverser la troupe. Sans parler du public qui lui est toujours resté fidèle. Emmanuel Genvrin est loin d'avoir dit son dernier mot sur scène.

S. L.B.



Le metteur en scène a signé pas moins d'une trentaine de créations. Ici « Segá tremblad ».

L'intermittence nuit au théâtre de troupe

A l'heure où les actions en faveur de la défense du régime spécifique d'indemnisation chômage des intermittents du spectacle se multiplient un peu partout en France, Emmanuel Genvrin va à l'encontre de la pensée générale en se disant partisan de la disparition du système. Au risque de choquer et de se faire des ennemis. Qu'importe.

Le seul avantage du statut est la liberté qu'il confère aux comédiens, selon le metteur en scène réunionnais, qui n'a jamais pour sa part connu l'intermittence. Libre de toute attache à une troupe, le comédien peut en effet multiplier les expériences artistiques. Mais il s'agit d'une fausse liberté, selon Genvrin. Parce que, « seul, le comédien n'est rien. Et à

un moment donné, son projet artistique disparaît ».

Selon lui, le système de l'intermittence a nuit au théâtre de troupe, dont il est un fervent défenseur, et plus globalement à la diversité théâtrale. « Défendre l'intermittence telle qu'elle est actuellement, c'est défendre un type de théâtre qui tombe dans l'uniformité », affirme le metteur en scène. « Mais quand j'essaie de défendre autre chose on me traite de soixante-huitard attardé ».

Une fausse économie

« En faisant peser sur le régime général un salaire déguisé pour les intermittents, ils (ndlr : le ministère) ont fait une fausse économie. Ils ont induit un certain type de

projets artistiques autour de metteurs en scène tyranniques. Ils ont ainsi détruit un pan entier du théâtre français ».

En tant que directeur de compagnie, Emmanuel Genvrin a été contraint dans les années 80 de licencier comédiens et techniciens et avoir recours à l'intermittence. Mais « comme cela coûte plus cher, on joue moins. Il y a dix ans, je faisais 90 représentations et trois créations par an, une oeuvre de répertoire, une création et une pièce de théâtre pour enfants. Aujourd'hui je ne fais plus qu'une trentaine de représentations par an. (...) Le ministère nous a imposé de réduire la cadence pour rentrer dans un moule qui ne s'avère pas être le bon. Tout cela pour privilégier un certain type de théâtre. Le

théâtre de troupe avec ses trompettes et ses "zing boom boom", ce théâtre qui était proche du cirque, de la fanfare, du théâtre de rue, est en train de disparaître », regrette Emmanuel Genvrin.

« On aurait dû préserver un théâtre de troupe et un théâtre d'intermittents. Mais l'intermittence a été imposée et elle a pris toute la place ».

L'homme n'aimant pas les moules, il a résisté. On a essayé de lui « piquer » sa salle, on l'a « déconventionné », mais il n'a jamais abdicqué et a toujours fait en sorte de « conserver un esprit de troupe » au sein de Volland. Et de permettre aux comédiens qui allaient voir ailleurs de revenir. Et jusqu'à présent, le public lui en sait gré.

RICHEMOND GILAS

Jouer à fond l'intermittence

Richemond Gilas est régisseur lumière. C'est lui qui met en place l'éclairage de la pièce en concertation avec le metteur en scène de la pièce, le décorateur et le scénographe. Un métier auquel il est venu par hasard après un bac de dessinateur en bâtiment.

C'est à Mafate, lors du festival Art Mafate, qu'il rencontre le Théâtre Volland à la fin des années 80. Aujourd'hui, il fait partie des plus anciens intermittents de la Réunion. Un statut dont il s'accommode plutôt bien, mais qui ne l'empêche pas de rêver d'être un jour embauché comme permanent dans un théâtre. « J'aimerais bien que l'on me fasse confiance pour la gestion d'une salle. Avec l'intermittence, on travaille souvent dans l'urgence. Dans une salle, je pourrais affiner mon travail ».

Alors en attendant, « je joue à fond la carte de l'intermittence. J'aime bien travailler avec des gens nouveaux. On apprend à chaque fois. On change de façon de travailler », explique-t-il. Rien à voir, effectivement, entre la salle de Jeumont où il n'y a quasiment rien, à l'exception de quelques projecteurs fatigués, et une salle subven-

tionnée comme Champ-Fleur ou le Théâtre du Grand Marché, qui sont de vraies salles de spectacles équipées. Mais Richemond trouve son compte dans les deux cas.

« Je ne me plains pas. Je n'ai jamais eu de problème de carence, de manque d'heures. (...) Il faut savoir gérer son calendrier. C'est le premier qui appelle qui a la priorité, même si quelque chose de plus intéressant se présente après. C'est une question de respect ». Richemond jongle ainsi entre Volland, l'ODC, le Théâtre du Grand Marché, Cyclone production et quelques tournages télé.

Le seul problème qu'il concède à l'intermittence, c'est le manque de reconnaissance des banques. « Un érémitisme est mieux reconnu qu'un intermittent. C'est très difficile d'obtenir un crédit pour acheter une voiture par exemple. Les banques sont très réticentes. Heureusement que ma femme a un emploi fixe ».

Mais Richemond Gilas n'est pas du genre à se plaindre. Trop heureux de travailler aux côtés des artistes. « S'ils n'étaient pas là, je ne bosserais pas. Ce sont eux qui nous font manger. Je leur tire un coup de chapeau ».



Richemond Gilas, un des plus anciens intermittents de la Réunion.

PASCAL BELLOCHE

La technique avant la scène

Le monde du théâtre a cela de magique qu'il réunit des hommes et des femmes aux parcours différents. Tout même au théâtre. Pascal Belloche en est l'illustration. Diplômé en mécanique de véhicules industriels, il est depuis quelques semaines assistant régisseur plateau sur Quartier français.

« J'ai fait en début d'année un stage de reconversion professionnelle. Il en est ressorti trois orientations, parmi lesquelles se trouvait le théâtre », explique-t-il. « Le théâtre était en effet une idée enjouée bien profond. C'était quelque chose de lointain, d'irréalisable ».

Aujourd'hui, l'idée a pris corps. Pascal Belloche a intégré la rentrée prochaine le conservatoire régional d'art dramatique.

En attendant, il multiplie les expériences. Après avoir assisté le régisseur plateau de Mamans d'eau de la compagnie Act 3, il a été embauché par Volland. Montage du décor, peinture, menuiserie, soudure, mécanique automobile... « C'est un métier qui demande plusieurs cordes à son arc. Il faut être polyvalent, bricoleur, touche à tout ». Pas de quoi déplaire à Pascal, qui semble avoir trouvé sa voie.



Après son expérience comme assistant régisseur plateau, Pascal Belloche envisage d'intégrer le conservatoire de théâtre.